

Congrès AFSP Strasbourg 2011
Section thématique 50
Les politiques symboliques existent-elles ?

Fauve Adrien, IEP de Paris, adrien.fauve@gmail.com

**Une politique symbolique au Kazakhstan :
L'autoritarisme au concret**

Résumé

En 2010, le Kazakhstan a présidé l'OSCE, et sa nouvelle capitale Astana fut placée sous le feu de projecteurs : elle a en effet accueilli début décembre le premier grand sommet de l'organisation à s'être tenu depuis onze ans, réunissant les chefs d'Etat de la zone atlantico-eurasienne. L'évènement permit aussi de mettre en scène les nouveaux lieux du pouvoir, en montrant sur les écrans du monde entier la reconfiguration urbaine à l'œuvre dans ce pays. Ce cas d'étude invite ainsi à interroger les liens entre espace et pouvoir. Une question émerge alors : dans quelle mesure cet espace urbain est-il le produit d'un contexte autoritaire ? Pour y répondre il convient d'examiner les acteurs en charge de la politique symbolique qui vient légitimer le régime du président Nazarbaïev. Ce faisant, on s'aperçoit que la mise en scène du pouvoir peut devenir une ressource pour des stratégies individuelles, mises en place par des acteurs en quête de reconnaissance de la part des autorités.

Introduction

Bien qu'on ne puisse affirmer qu'il est des contrées inexplorées ou inconnues dans le « village planétaire »¹ qu'est aujourd'hui le monde contemporain, des étendues demeurent sinon scientifiquement vierges, tout du moins en friche. Le Kazakhstan, une des cinq républiques indépendantes d'Asie centrale post-soviétique² semble relever de cette catégorie. En attestent par exemple les propos de Catherine Pujol, qui enseigne l'histoire de cette région à l'Institut National des Langues Orientales : « espace en complète définition aujourd'hui », ou bien encore, « vaste portion de l'Eurasie, toujours fascinante et encore peu défrichée »³. Cette partie du monde est ainsi devenue en une vingtaine d'années un chantier empirique. Les sociétés centrasiatiques ayant été « laissées dans l'ombre des grands travaux »⁴ qui ont balisé la recherche jusqu'aux années 1980, leur ouverture après 1991 a créé un véritable appel d'air. Et la connaissance approximative de cet espace, souvent pris comme un ensemble⁵, peut engendrer surprise voire défiance, comme lorsque l'on entend parler de « stans » (ou « stanz »)⁶ parfois inquiétants. C'est ce que suggère Roger Brunet lorsqu'il écrit : « plus grands sont les pays, plus sommaires sont les idées que l'on s'en fait, plus simples les représentations »⁷.

I. Capitale et souveraineté de l'Etat : centres et périphérie au Kazakhstan

Au pays des capitales mobiles

Le Kazakhstan est en effet un pays vaste. Surgi des décombres de l'URSS, ce pays se distingue par sa position entre Chine et Russie, un territoire étendu comme cinq fois la France métropolitaine (2 717 300 km²), une population russe encore importante (30% des 15 millions d'habitants selon le recensement de 1999)⁸, et un potentiel économique prometteur. Les investissements étrangers y sont élevés et, grâce aux hydrocarbures, la croissance avoisinait 10% avant que la crise financière internationale ne mette un terme provisoire à cette envolée. Autre particularité, les centres politiques et économiques y sont mobiles ! La découverte des gisements caspiens de Tengiz et de Kachagan⁹ dans les années 1980, puis le déplacement en 1997 du pouvoir politique à Astana, plus d'un millier de kilomètres au nord de l'ancienne capitale Almaty, ont en effet jalonné l'histoire récente de ce pays. Mais ces avatars de capitale n'y sont pas un fait nouveau. En 1917, des nationalistes tentèrent de former un

¹ MCLUHAN, Marshall, *La galaxie Gutenberg*, Paris, Seuil, 1968.

² Cet ensemble regroupe en son sein Kirghizistan, Ouzbékistan, Tadjikistan et Turkménistan.

³ POUJOL, Catherine, *Dictionnaire de l'Asie centrale*, Paris, Ellipses, 2001.

⁴ Programme de travail du Groupe de Recherche en Sociologie Comparée du Politique (GRESOP) au sein de l'AFSP. <http://www.afsp.msh-paris.fr/activite/groupe/polcomp/polcomp.html>

⁵ Sur la construction de la catégorie politique et géographique d'« Asie centrale », GORSHENINA, Svetlana, *De la Tartarie à l'Asie centrale: le coeur d'un continent dans l'histoire des idées entre cartographie et géopolitique*, Collection de l'IFEAC, Paris, 2008.

⁶ The « stans », terme qui renvoie en anglais à la terminaison des noms de pays précités et de l'Asie mineure (Pakistan, Afghanistan). Lors d'une conversation informelle récente [mai 2010] avec des responsables scientifiques d'une institution française de formation à la recherche, on a pu entendre les propos suivants : « cette région n'existait pas dans nos esprits lorsqu'on était étudiant, dans les années 1970. On n'en parlait pas. Comment en êtes-vous arrivé à y consacrer une thèse ? ».

⁷ BRUNET, Roger, REY, Violette (dir.), *Géographie Universelle*, volume *Europes orientales, Russie, Asie centrale*, Paris, Belin-Reclus, 1996.

⁸ En attendant les résultats du recensement de 2009, qui annoncent une baisse de la présence russe.

⁹ Ce gisement est considéré comme très prometteur avec une réserve potentielle de 13 milliards de barils de brut, même si son exploitation est difficile en raison de contraintes naturelles et techniques, sans compter les rivalités entre grandes compagnies.

gouvernement à Semipalatinsk. Etablie du temps des tsars à Orenbourg (1743) puis à Omsk (1883), et à nouveau à Orenbourg en 1920, la capitale fut transférée à Kzyl-Orda en 1925. C'est la construction du chemin de fer reliant l'Asie centrale au transsibérien qui justifia peu après, dès 1929, son établissement à Almaty. En se dotant d'une nouvelle capitale politique en 1997, le Kazakhstan a voulu marquer un temps fort de son histoire. C'est en effet un épisode unique dans l'ex-URSS¹⁰. Toutefois, l'ancienne capitale demeure un pôle culturel et financier important. Quant à Atyraou, l'« eldorado » caspien qui attire les compagnies pétrolières, elle est si incontournable que des compagnies aériennes préfèrent parfois la desservir au détriment d'Astana. Il y aurait ainsi presque trois capitales au Kazakhstan : Astana (la nouvelle), Almaty (l'ancienne) et Atyraou (la pétrolière). Mais celle qui fait l'objet de toutes les attentions, c'est Astana, érigée en symbole du renouveau kazakhstanaï.

Les motifs d'un choix de capitale : urgence et centralité eurasiennne

La particularité de ce transfert de capitale tient à la démarche adoptée pour le faire accepter. On insista sur l'urgence de cette décision pour la prospérité du pays. Une stratégie de communication la présenta comme évidente et salutaire. Les discours officiels firent cas de centralité, d'eurasisme, de développement économique, de symbole d'un Kazakhstan indépendant. Dès 1994, dans un avant-propos pour une encyclopédie régionale¹¹, le président Nazarbaev glorifie les potentialités « historiques » de la région d'Astana et le dynamisme de sa population. Ces raisons positives, déclinées en un arsenal de trente-deux critères¹², sont opposées aux facteurs répulsifs d'Almaty. On laisse entendre à demi-mot que Philippe II, Pierre le Grand, Tokugawa Ieyasu, Mustapha Kemal, Juscelino Kubitschek ou Félix Houphouët-Boigny avaient pris en considération les mêmes critères pour fonder leurs nouvelles capitales¹³. Une grande idée s'ajoute à cet argumentaire comme un leitmotiv : le Kazakhstan étant un pays « eurasiatique », il doit avoir pour capitale Akmola (ancien nom d'Astana)¹⁴, « l'un des centres géographiques de l'Eurasie, futur centre de communication majeur de ce super continent, où les flux économiques, technologiques et informatiques se croiseront au XXI^e siècle »¹⁵. Comme l'indique un nom qu'elle a porté durant la période soviétique, Astana fut d'abord la « ville des Terres Vierges » (Tselinograd). Elle était donc déjà la ville-centre d'une vaste région céréalière. Selon l'argumentaire officiel, la ville se situerait même à proximité d'un point correspondant au centre géométrique du territoire

¹⁰ FAUVE, Adrien, « Astana, nouvelle capitale du Kazakhstan : entre mythe et réalités », *Regard sur l'Est*, dossier de novembre 2007 « Les Villes nouvelles à l'Est » consultable à l'adresse suivante : http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=783

¹¹ *Enciklopediya Akmoly* [Encyclopédie Akmola], Almaty, Atamura, 1994.

¹² Comme un chiffre magique, il est souvent invoqué, mais on ne trouve nulle part la liste complète de ces trente-deux critères.

¹³ En 1561, Philippe II transfère sa cour et l'administration du royaume de Tolède à Madrid. En 1603, Tokugawa Ieyasu, abandonnant Kyoto, établit le gouvernement shogunal à Edo, futur Tokyo. En 1712, Pierre le Grand remplace Moscou par Saint-Petersbourg, créée de toutes pièces dix ans plus tôt. En 1923, Atatürk choisit Ankara l'anatolienne contre Istanbul, la capitale d'empire de deux millénaires. En 1955, le président Kubitschek lance le projet Brasilia comme un pont entre la côte et les fronts pionniers, Brasilia succédant à Rio dès 1960. En 1963 Yamoussoukro, village natal du président, devint la capitale ivoirienne en remplacement d'Abidjan.

¹⁴ Akmolinsk (tumulus blanc) en 1830 lors de la fondation du fort cosaque à l'origine du site (devenu ville en 1862), la bourgade prit en 1961 le nom de Tselinograd (cité des terres vierges), devint Akmola après l'indépendance (1991), et enfin Astana en 1998.

¹⁵ Propos tenus par le président Nazarbaev lors d'une cérémonie officielle. Cf. : SIHAB, Sophie, « Les '32 raisons' du transfert de la capitale kazakh à Akmola », *le Monde*, 12 décembre 1997.

national. Pourtant, les manuels scolaires présentent cette province comme appartenant au Nord Kazakhstan¹⁶.

Astana serait aussi le centre de l'Eurasie, ce continent hypothétique. On l'explique volontiers dans des fascicules destinés aux hommes d'affaires étrangers¹⁷. La centralité eurasiennne n'est pas une idée nouvelle. En 1904 Halford Mackinder parle d'une zone qu'il nomme « *Heartland* », un espace qui serait le pivot géographique de l'histoire¹⁸. L'Eurasie kazakhe¹⁹ mise en avant par le Président Nazarbaev se veut une synthèse de l'Occident et de l'Orient, incarnée par une République du Kazakhstan qui doit à tout prix tenir l'équilibre entre populations russophones au nord et populations kazakhophones au sud, tout en dégagant la primauté kazakhe. C'est le phénomène de la « kazakhisation ». Ce processus serait l'explication majeure du transfert de la capitale sur une zone au peuplement plus européen qu'au sud, qu'il convient d'intégrer au territoire national.

Ce choix stratégique a permis, dans les années qui suivirent l'indépendance, de rassurer les minorités slaves, de préserver les relations avec la Russie et avec le reste de la CEI. Pourtant, selon Marlène Laruelle, l'eurasisme kazakh s'est développé à l'encontre de la minorité russe. Il s'agirait d'une « illusion narrative » censée dissimuler une « polarisation ethnique du pays » où les Kazakhs ont pris la place des Russes dans le rôle du peuple dominant. La pierre de touche de ce discours universalisant reste la centralité évoquée plus haut, la question cruciale étant de savoir qui est au carrefour du monde. Conformément au titre d'un livre écrit par le président Nazarbaev²⁰, intitulé *Au cœur de l'Eurasie*, Astana est bien l'hyper-centre à l'échelle eurasiatique, le carrefour par excellence, le Kazakhstan liant ainsi trois civilisations : celles de la Chine, de la Russie et du monde turco-iranien.

Mais derrière une apparence de discours fédérateur, ces propos ont surtout un but interne, celui de maintenir un équilibre et d'atténuer l'antagonisme nord-sud, cette « ligne de fracture géographique »²¹ qui recoupe un clivage ethnique²². Ce transfert de capitale traduit ainsi une « reconquête » du nord. Le Kazakhstan étant « la terre des Kazakhs », l'ethnie éponyme se doit d'en maîtriser les espaces centraux et d'en contrôler les franges. Tel est le raisonnement politique qui conduisit à l'implantation de la capitale sur le site de Tselinograd.

La construction de l'Etat-nation

La disparition de l'URSS a provoqué un glissement d'échelle et le centre du pouvoir est ainsi passé de Moscou à Almaty puis Astana. La re-localisation d'une capitale peut être considérée comme un événement fondateur pour la formation d'un Etat²³. Dans ses travaux de sociologie historique, Stein Rokkan²⁴ dessine une « carte conceptuelle de l'Europe » à trois variables (économie, culture et territoire) qui explique comment les Etats-nations ont pris

¹⁶ *Ekonomitcheskaia i sotsial'naia geografiia Kazakhstana* [Géographie économique et sociale du Kazakhstan] (9^{ème} classe, correspondant à la « première » en France), Atlas, Almaty, 2004.

¹⁷ Ces fascicules tels que *Kazakhstan country profil* (Almaty, AUNA, 1998, en russe et en anglais) sont déposés dans les halls des grands hôtels et des centres de congrès, ou vendus dans les boutiques des musées.

¹⁸ MACKINDER, Halford, « The Geographical Pivot of History », *Geographical Journal*, 1904. Texte fondamental qui contient toute la pensée géopolitique de Mackinder. 1904

¹⁹ LARUELLE, Marlène, « Les ambiguïtés de l'idéologie eurasiennne kazakhe. Ouverture sur le monde russe ou fermeture nationaliste ? », *CEMOTI*, n°34, 2002, p. 120.

²⁰ NAZARBAEV, Nursulan, *V serdtse Evrasii [Au cœur de l'Eurasie]*, Almaty, 2004..

²¹ RADVANYI, Jean (dir.), *Les Etats postsoviétiques. Identités en construction, transformations politiques, trajectoires économiques*, Armand Colin, collection U, 2004.

²² LARUELLE Marlène, PEYROUSE, Sébastien, *Les Russes du Kazakhstan*, Maisonneuve et Larose, 2004

²³ DJAMENT, Géraldine, « Le débat sur Rome capitale. Géohistoire d'un choix de localisation », *L'Espace géographique*, n°34, 2005/4.

²⁴ ROKKAN, Stein, " Le modèle géoéconomique et géopolitique ", *Communications*, n° 45, 1987..

forme, à l'époque moderne, lorsque leurs élites ont su faire émerger un centre fort et incontestable. La trajectoire politique du Kazakhstan depuis son indépendance paraît obéir à une logique de cet ordre. L'hétérogénéité culturelle était un vrai défi, le pays comptant une centaine de « nationalités »²⁵. Les Kazakhs (53,4%) ne sont majoritaires que depuis le départ de nombreux Russes dans les années 1990, leur dynamisme démographique faisant le reste. Les Russes restent cependant une minorité importante (30%), notamment dans les villes où ils sont parfois majoritaires (dans le nord, en particulier). Viennent ensuite les Ukrainiens, les Ouzbeks, les Allemands, les Tatars, les Ouïghours etc.²⁶. Pour gérer cette diversité et promouvoir une nouvelle identité nationale, une rhétorique nationaliste se propage depuis le centre, qui s'attribue le « monopole de la culture légitime » rappelé « à chaque rentrée des classes »²⁷. On tente ainsi de donner corps à la « communauté imaginaire »²⁸ qui devrait s'incarner dans ce territoire. Dans un même mouvement, on réécrit l'histoire en récupérant les grandes figures de l'empire mongol et de Tamerlan. On exalte un âge d'or de la civilisation kazakhe, ne craignant pas d'insister parfois sur l'urbanité de cette culture pourtant nomade. Tout cela, toutefois, fait aujourd'hui l'objet de vives controverses²⁹.

Après avoir interrogé la relation entre changement de régime et transfert de capitale (on songe par exemple à Saint-Petersbourg et Moscou, à Ankara ou Berlin), on se doit de changer d'échelle d'analyse pour se livrer à une lecture politique du paysage urbain de cette ville d'Astana. Car la question de la localisation du centre politique prend tout son sens quand elle est mise en regard avec la symbolique même des lieux du pouvoir qui s'y construisent.

II. Urbanisme « présidentiel » à Astana : les acteurs d'une politique symbolique

Si l'on peut considérer l'Etat « comme le lieu de l'énonciation d'une vision idéologique (...) du pouvoir »³⁰, alors dans Astana, symbole de l'Etat kazakhstanais et ville à la composition urbaine ostentatoire, la monumentalité des lieux du pouvoir semble être à la gloire du président Nazarbaïev, venant ainsi légitimer son règne, sans partage depuis une vingtaine d'années. Mais bien que très impliqué dans le développement de « sa » ville³¹, il a dû faire appel à un nombre croissant d'architectes ou d'artistes pour mener à bien la construction de cette capitale symbolique. Ainsi, lorsque l'on examine un projet urbanistique dans le détail,

²⁵ La différence entre citoyenneté étatique et nationalité (appartenance communautaire) est un héritage soviétique, celui du « 5e alinéa » des fiches de recensement.

²⁶ Recensement de 1999.

²⁷ GELLNER, Ernest, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1999.

²⁸ ANDERSON, Benedict, *Imagined communities : reflections on the origin and spread of nationalism*, Londres, Verso, 1991

²⁹ Des historiens américains et kazakhstanais insistent sur la « mythologisation » de certaines périodes historiques alors que certains archéologues, occupant souvent sur place des postes de direction dans les établissements scientifiques du pays, s'insurgent face à ce qu'ils voient comme une critique en sous-main du régime actuel. Cf. MASANOV, Nurbulat, KHAZANOV, Andreï, *Fenomen kochevnichestva v istorii Evrazii : nomadizm i razvitie gosudarstva* [Le phénomène nomade dans l'histoire de l'Eurasie : nomadisme et développement de l'Etat], Almaty, Daik Press, 2007.

³⁰ Programme de travail du Groupe de Recherche en Sociologie Comparée du Politique (GRESOP) au sein de l'AFSP. <http://www.afsp.msh-paris.fr/activite/groupe/polcomp/polcomp.html>

³¹ Astana est tant liée à la personne du président Nazarbaïev qu'une poignée des députés et sénateurs ont proposé en 2009 de changer le toponyme pour en choisir un faisant explicitement référence au chef de l'Etat, comme Nazarbaïkala (en kazakh), ce qui a suscité bien des railleries, à tel point que les plaisanteries sur sa ressemblance avec Pierre Le Grand, fondateur de Saint Petersburg, allèrent bon train. On pouvait ainsi entendre les chauffeurs de taxi proposer avec amusement une version russophone du toponyme personnalisé : Noursoultansk. Observation de terrain au printemps 2009.

on découvre la nature des relations de pouvoir dans cet Etat autoritaire³², où la personne du président fait l'objet d'un culte patent.

La ville d'Astana a par exemple fêté en 2008 un premier jubilé de dix ans, en grande pompe, mais avec un léger retard. Plutôt que de maintenir les festivités au 10 juin, date faisant référence à son inauguration internationale de 1998, on a en effet préféré attendre le 6 juillet 2008 – journée symbolique puisqu'il s'agit de l'anniversaire du chef de l'Etat Noursoultan Nazarbaïev – pour les célébrations. Cette capitale récente se distingue par l'exubérance de son urbanisme et de son architecture : palais présidentiel fastueux, ministères à l'architecture futuriste, centres commerciaux luxueux et très vastes qui expliquent qu'elle ait pu être qualifiée de « Dubaï de l'Asie centrale »³³. Une question émerge alors : dans quelle mesure cette ville est-elle le produit d'un contexte autoritaire ? Concentrons-nous donc à présent sur la double dimension de l'urbanisme autoritaire³⁴ qui semble à l'œuvre : à savoir production de l'espace et mise en scène du pouvoir, avant de voir comment ce processus peut devenir une ressource pour des acteurs cherchant à manifester leur allégeance aux autorités.

La production de l'espace urbain : autoritarisme et personnification du pouvoir

Pour analyser la production de l'espace urbain³⁵, on isole en général trois types d'acteurs : le planificateur, l'aménageur et le constructeur. Cette distinction convient-elle à un régime autoritaire ?

Noursoultan Nazarbaïev, actuel président du Kazakhstan, est né en 1940 dans une famille paysanne habitant un village de la région d'Almaty (l'ancienne capitale). Il poursuit des études de métallurgie et obtient un doctorat en sciences économiques. Membre du Parti Communiste à 22 ans, il commence une ascension qui l'amène au tournant des années 1970 et 1980 à la fonction de secrétaire du Comité central du PC du Kazakhstan. En juillet 1989, parvenu au sommet du pouvoir, il bénéficie d'une grande popularité et devient un des principaux soutiens de Mikhaïl Gorbatchev. En avril 1990, il est élu président de la République par le Soviet Suprême du Kazakhstan, puis confirmé à ce poste le 1^{er} décembre 1991 par la première élection au suffrage universel ayant eu lieu dans ce pays (avec 98,8% des voix), fonction qu'il assure depuis, puisqu'il a été réélu en 1999 (après avoir prolongé un mandat prenant fin en 1995) puis en 2005. Audace politique, détermination, génie visionnaire sont parmi les « grandes » qualités prêtées à un chef d'Etat qui va même jusqu'à composer – dit-on – les paroles de l'hymne national³⁶.

Dans ce contexte, le président semble exercer une mainmise sur l'urbanisme et se servir de l'aménagement urbain comme d'un outil politique. C'est ce qui motive, pour Astana, l'emploi du terme de capitale « présidentielle ». La production de l'espace urbain est non seulement une prérogative régaliennne du souverain³⁷, mais elle est également conçue comme un moyen

³² TILLY, Charles, *Democracy, ...*

³³ <http://chroniquesdailleurs.blogspot.com/2009/02/astana-la-dubai-des-steppes-kazakhes.html>

³⁴ HAERINGER, Philippe, (dir.), *La refondation mégapolitaine, nouvelle phase de l'histoire urbaine ? Tome 1 : l'Eurasie post-communiste*, Paris, CPVS, Techniques, Territoires et Sociétés, 2002.

³⁵ LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos : Librairie de l'Architecture et de la ville, 2000.

³⁶ Selon les versions consultées, on peut trouver sa signature au bas du texte alors que l'écriture de cet hymne est également attribuée à quatre autres personnes : Muzafar Alimbayev, Kadyr Myrzaliyev, Tumanbai Moldagaliyev et Zhadyra Daribayeva.

³⁷ L'emploi du terme de « souverain » s'explique ici par la figure particulière du chef d'Etat. Il représente en effet un pouvoir quasi suprême, dont la contestation est très limitée. L'autorité d'un président en place depuis vingt ans légitime l'usage de cette expression.

de magnifier son règne. Elle est une « matérialisation de la légitimité du pouvoir » au sens où l'entend Louis Marin à propos des représentations de Louis XIV à Versailles³⁸.

Le président Nazarbaev apparaît d'ailleurs comme le « grand architecte » de l'indépendance mais aussi du vaste chantier qu'est devenue la ville d'Astana. C'est ce qu'illustre cette phrase, que l'on peut lire dans un musée de la capitale : « Astana, la jeune capitale du Kazakhstan souverain, est devenue l'incarnation concrète de la conception eurasiatique du Président de la République du Kazakhstan Noursoultan Nazarbaïev ». Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'opposition au projet de transfert du centre administratif était, dans les années 1990, synonyme d'opposition au pouvoir en place et donc au président.

Il n'est de ce fait pas étonnant de voir apparaître la figure présidentielle au cœur de la capitale. Si le culte « urbain » de la personnalité n'est pas une nouveauté en Asie centrale puisque les dignitaires soviétiques (Lénine ou Staline en particulier, ainsi que des dirigeants locaux du PC, des héros de la seconde guerre mondiale, d'éminents scientifiques) en étaient l'objet, l'omniprésence de la figure présidentielle semble contribuer à un dispositif de propagande urbaine très particulier, puisqu'on ne trouve par exemple aucune statue du président Nazarbaev dans les espaces publics. Dans Astana, la volonté de cultiver le rôle « historique » du « premier président de la République du Kazakhstan » se traduit plutôt dans l'édification du monument central Baïterek. On y trouve un moulage de sa main : une empreinte prise dans un bloc d'or triangulaire orienté vers le palais présidentiel. Lorsque l'on y appose sa propre main, l'hymne national se met à retentir !

Bâtiments officiels neufs, confinant parfois au gigantisme, mise en scène d'une idéologie nationale, plan caractéristique d'une symbolique politique, tout concorde pour faire d'Astana la vitrine d'un nouveau Kazakhstan. Les institutions républicaines ont été déplacées sur le site de la « nouvelle ville », la rive gauche de l'Ichim, un vaste chantier dont l'avancée est frappante d'une année sur l'autre. Sur l'avenue centrale autour de laquelle s'organise ce nouveau quartier – agissant comme un *axis potestatis* – se trouvent les édifices monumentaux qui sont censés faire la renommée de la ville : une pyramide ainsi qu'une tente de verre géante construites par Norman Foster³⁹, le palais du président et d'autres bâtiments officiels à l'allure futuriste. Au centre de ce vaste boulevard, qu'on peut qualifier de « perspective du pouvoir », se dresse le Baïterek. Tour haute d'une centaine de mètres, ressemblant à un cylindre métallique blanc évasé à son extrémité supérieure pour recueillir à son sommet, une sphère dorée, elle est considérée, selon les panneaux explicatifs ornant l'escalier par lequel entrent les visiteurs, comme le « symbole d'Astana ». Dans ses écrits, le président confesse que les monuments de ce type – à l'instar de la Tour Eiffel à Paris – sont les attributs d'une capitale, et que c'est aux « autorités centrales » qu'il revient d'en modeler le paysage⁴⁰. Et dans un fascicule édité à l'occasion de la signature à Paris le 11 juin 2008 d'un *Traité de Partenariat Stratégique entre la République du Kazakhstan et la République Française*, les deux tours sont mise sur un même plan et désignent, par métonymie, Astana et Paris, et par synecdoque, les deux pays signataires. A la différence près que le symbole parisien n'avait pas été

³⁸ MARIN, Louis, *Le portrait du roi*, Paris, Editions de Minuit, 1987.

³⁹ Célèbre architecte d'origine britannique mainte fois primé pour ses réalisations dans le monde entier, parmi lesquelles ont compte l'aéroport de Pékin, le viaduc de Millau ou encore la rénovation du Palais du Reichstag. Représentant du courant « high tech », il a été élevé au rang de Lord par la reine Elizabeth d'Angleterre. Un aperçu des réalisations est consultable sur le site Internet de ce cabinet d'architecture et de planification urbaine à l'adresse www.fosterandpartners.com/Projects/ByLocation/Kazakhstan.aspx [dernière consultation le 11 mars 2010].

⁴⁰ « la formation de l'individualité d'une ville constitue, me semble-t-il, une prérogative du pouvoir central et ne relève moins des compétences d'une municipalité. Il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup pour trouver des exemples. Disons qu'en France, à Paris, de nombreux objets architecturaux nouveaux, qui en deviennent des attractions éminentes, s'avèrent des projets présidentiels ». NAZARBAEV, Nursulan, *V serdce Evrasii [Au coeur de l'Eurasie]*, Almaty, Bilik, 2004.

envisagé dès son érection comme un monument durable, mais bien plutôt comme une manifestation temporaire de la modernité industrielle du « génie français » lors de l'Exposition Universelle de 1889.

Mais je souhaiterais nuancer le constat de « situation autoritaire »⁴¹ qui vient d'être décrit en tâchant de retracer la genèse d'une politique publique territoriale. Quelles sont en effet les conditions de production de l'espace urbain au Kazakhstan ? Quels sont les acteurs impliqués dans ces processus ? La matérialisation urbaine du pouvoir présidentiel peut être observée en explorant la ville, mais comment s'est donc construit ce qui se dresse sous nos yeux ?

Dans cette perspective, l'analyse en termes de « politique symbolique » permet d'expliquer la fonction des objets produits (monuments, bâtiments), qui sont des *constructions* au sens propre comme au figuré, mais elle invite également à saisir ce processus comme une tentative d'utiliser la marge de manœuvre existante pour satisfaire la demande des gouvernants tout en se faisant remarquer, questionnant la nature même des relations de pouvoir au Kazakhstan.

Politique symbolique à Astana : combien d'architectes ?

Philippe Braud considère que « tout système politique s'appuie non seulement sur la coercition (...), mais aussi, de façon absolument nécessaire, sur des élaborations symboliques grâce auxquelles il peut communiquer et, plus précisément, mobiliser des soutiens en termes de légitimité »⁴². Les destinataires de ce travail sémiologique sont les groupements sociaux – les gouvernés pourrait-on dire pour notre cas d'étude. Il signale en outre que cette question a fait l'objet, ces trente dernières années, d'un réexamen aux accents souvent constructivistes, affirmant que « ces enrichissements ouvrent la voie à une reconnaissance pleine et entière de l'importance du symbolique dans l'univers politique »⁴³. La politique symbolique est alors définie comme « tout système organisé de signes, surchargés de significations, fonctionnant comme réactivation des codes culturels de comportements »⁴⁴, dotée d'une aptitude à mobiliser des projections émotionnelles positives sur le registre de l'identification. Elle est donc souvent une forme d'exhibition du pouvoir en place, sous forme de liturgies politiques, de cérémonies et de rituels. « Elle se manifeste encore dans l'investissement d'objets-choses (emblèmes, insignes et cocardes, statues et monuments) qui se trouvent chargés de connotations culturelles »⁴⁵. Ce sont précisément ces objets qui vont mobiliser ici toute notre attention.

Les symboles politiques contribuent ainsi à façonner un univers des représentations partagées sur ce qu'est le pouvoir politique, sa nature, sur ceux qui en sont les agents, qui fait par là-même exister dans les consciences un ordre politique particulier. Et la « symbolisation » devient alors l'action de créer des symboles. C'est à ce stade que ce fait jour un lien avec la notion de culture, conçue par Clifford Geertz comme un système de signification partagé par les membres d'un collectif humain. Ainsi, un système de symboles, constitutifs d'une culture qui, dans la théorie gellnerienne de la nation, peut être l'objet d'une légitimation et d'une affirmation, passe par l'acceptation d'un jeu ou plutôt d'une donne⁴⁶, d'une sorte de galerie de symboles (*a set* en anglais) véhiculés par l'Etat et les acteurs jouissant du monopole de la

⁴¹ HERMET, Guy, « Dictature bourgeoise et modernisation conservatrice. Problèmes méthodologiques de l'analyse des situations autoritaires », *Revue française de science politique*, n°25, 1975.

⁴² BRAUD, Philippe, *Sociologie politique*, Paris, LGDJ, 2006, p.207.

⁴³ BRAUD, Philippe, *Sociologie politique*, Paris, LGDJ, 2006, p.75.

⁴⁴ HERMET, Guy, BADIO, Bertrand, BIRNBAUM, Pierre, BRAUD, Philippe, *Dictionnaire de science politique et des institutions politiques*, Paris, Armand Colin, 2010 (7^e édition).

⁴⁵ idem

⁴⁶ Au sens où l'on demanderait à quelqu'un de montrer ses cartes.

culture légitime, ou cherchant à se l'arroger. Au sein de cette culture, il y aurait dès lors un ensemble de symboles légitimes. Voyons à présent comment ils sont élaborés à Astana et dans quelle mesure leurs concepteurs peuvent en tirer bénéfice.

Au Kazakhstan, le président est certes très attentif à l'ensemble des questions touchant à la capitale, mais il faut souligner l'intervention de différents acteurs. Ainsi, le premier schéma directeur fut en partie confié au premier maire ou gouverneur de la ville (*akim* en kazakh) qui, d'après la publication très récente de son expérience aux affaires⁴⁷, semble avoir joué un rôle dans le suivi des travaux et surtout l'organisation d'événements censés vanter les nouvelles constructions, sans oublier les efforts de rénovation immobilière. L'activisme des autorités municipales en ce domaine se lit dans la participation des représentants de la ville à de nombreux forums tels celui de l'UNESCO récompensant « les villes pour la paix ». Il semble même que l'expérience accumulée à ce poste par le jeune dirigeant local de l'époque fut formatrice puisqu'il poursuivit sa carrière dans l'appareil présidentiel. De fait, la fonction de premier magistrat de la capitale semble revêtir un prestige grandissant si l'on songe que des hommes politiques chevronnés comme Imangali Tasmagambetov (ancien premier ministre, puis maire d'Almaty et enfin d'Astana) sont susceptibles de l'occuper.

Dans le même temps, l'implication croissante d'acteurs étrangers divers à Astana vient contraster avec le monopole que l'entreprise Bouygues pouvait par exemple exercer au Turkménistan voisin. En effet, alors que le premier concours international pour la conception des plans d'urbanisme, dès l'annonce en 1995 du transfert d'Almaty à Astana, n'avait été ouvert en somme qu'à des participants venus de l'ancienne Union soviétique ou du bloc communiste (Bulgarie), et que le vainqueur fut un architecte du Kazakhstan, l'extension à l'autre rive, lieu d'implantation de l'*axis potestatis* évoqué plus haut, fut l'objet d'un second appel international. L'architecte japonais Kishio Kurokawa remporta ainsi le prix du meilleur schéma directeur pour la deuxième phase des travaux, plus longue, dont la mise en œuvre fut confiée à une agence (le GENPLAN), aux mains de l'architecte kazakhstanais qui avait gagné le premier concours. C'est sur cette base que des cabinets de renommée internationale comme celui de Norman Foster furent conviés à proposer des projets toujours plus ambitieux⁴⁸ comme la Pyramide de la Paix et de la Réconciliation, bâtie pour accueillir le congrès international et triennal des religions du monde organisé par la présidence.

La rénovation des anciens quartiers et l'édification des nouveaux lieux du pouvoir se sont faites sur un rythme semble-t-il effréné. Et le président, surtout dans les premières années, était très attentif à l'avancement des travaux, participant lui-même à la conception de certains bâtiments, comme en témoigne les esquisses et croquis signés de sa main, que l'on trouve dans un musée de la ville. Mais il est aussi des épisodes qui témoignent de la distance qui sépare le président Nazarbaïev des réalisations concrètes modelant le paysage urbain d'Astana.

L'exemple des statues de Khans : la politique symbolique comme ressource

A l'été 2009, on pouvait admirer, jonchant un terrain vague, d'imposantes statues de ce qui ressemblait à des personnages historiques ayant vécu il y a plusieurs siècles, l'un à cheval, l'autre assis. Leur allure, pompeusement majestueuse, contrastait avec le cadre poussiéreux des lieux. Elles paraissaient en outre assez instables. Leur présence, quelque peu incongrue, ne

47 DZHAKSYBEKOV, Adilbek, *Tak nachinalas' Astana. Zapiski pervogo akima stolicy* [Ainsi commençait Astana. Carnets du premier maire de la capitale], Astana, Valeri-Art, 2008.

48 Un aperçu des réalisations est consultable sur le site internet de ce cabinet d'architecture et de planification urbaine à l'adresse www.fosterandpartners.com/Projects/ByLocation/Kazakhstan.aspx

laissait pas indifférent. C'était là une énigme, dont les termes allaient s'éclaircir quelques mois plus tard et fournir des éléments sur les relations de pouvoir qu'occasionne une politique symbolique en ville.

Ces statues devaient à l'origine figurer de part et d'autres d'un nouveau monument, la colonne historique « Kazakh Eli », sur la nouvelle place de l'indépendance, dans le prolongement de la perspective centrale qui organise la rive gauche, l'*axis potestatis* décrit plus haut, derrière le palais présidentiel et la pyramide. Mais au final, elles furent remplacées par d'autres représentations de khans, et installées ailleurs, en face de la toute première résidence du président à Astana, devenue plus tard municipalité puis musée à l'effigie du chef de l'Etat. Ces statues sont ainsi passées des quartiers hautement symboliques de la rive droite, à l'ancien centre-ville de Tselinograd-Akmola. De surcroît, leur inauguration a été repoussée en raison d'un monument à la gloire de N. Nazarabaïev – lié à son nouveau statut de Leader de la Nation, qui lui confère une immunité juridique *ad vitam* – ou, disait-on, de la faible solidité de leur socle.

Or ce sont justement des déclarations à propos de la mauvaise qualité de la première version du monument qui donnèrent lieu à un scandale, ouvrant une fenêtre d'opportunité dans laquelle de nombreux acteurs se sont engouffrés à l'approche du 70^e anniversaire du chef de l'Etat, fêté le 6 juillet 2010. On alléguait que la physionomie des deux grands hommes n'était pas conforme, leurs visages trahissant des traits chinois et non kazakhs, les statues originales ayant été coulées en Chine. On fustigea donc leur piètre qualité et on choisit de concevoir un meilleur modèle, sans avoir à en sous-traiter la réalisation à l'étranger.

Cet épisode dévoile ce que la définition d'une identité (et presque d'un ethnotype) kazakhe peut avoir de délicat, voire de polémique, et révèle les relations de pouvoir à l'œuvre dans le domaine de la production des objets urbains.

Ainsi, des organisations de jeunes qualifiées de « radicales » par la presse ont tenté de discréditer les auteurs de la première version des statues et critiqué l'akim de la capitale Imangaly Tasmagambetov, en public, lors de manifestations de rue en novembre 2009. Ils lui reprochaient notamment d'avoir laissé les statues croupir dans un coin poussiéreux. Ce dernier répliqua en invoquant un vice de forme administratif : tous les documents nécessaires à l'installation de la composition n'auraient pas été réunis à temps. Le premier concours avait été lancé sous la houlette de l'akim précédent, Askar Mamin, passé entre temps à la tête de la compagnie nationale des chemins de fer, Kazakhstan Temir Zholy. Deux sculpteurs, Murat Mansurov⁴⁹ et Nurlan Dalbaï, ont ensuite débattu des enjeux « esthétiques » liés à la première version et accusé Sembigali Smagulov, le premier artiste, de les avoir piètrement plagiés, lors d'une conférence de presse le 11 novembre 2009.

Sur la base d'arguments ethnographiques, archéologiques et culturels, ils clamaient que leurs atours n'étaient pas conformes à la réalité historique du 15^e siècle, convoquant historiens et archéologues pour démontrer que les deux personnages ressemblaient à des guerriers chinois. En outre, le métal utilisé n'était pas d'aussi bonne facture que le bronze qui pouvait être employé pour de nouvelles statues. D'autres ont pu également laisser entendre que les proportions cavalier/cheval n'avaient pas été respectées et que « l'influence des spécialistes chinois était trop manifeste ».⁵⁰ Une politique symbolique de soi-disant conformité et de mise en valeur des autorités municipales se mit ainsi en place, le tout au nom de la fabrication d'une identité nationale que le gouvernement appelle de ses vœux, comme en témoigne la création, il y a peu, d'un Institut d'Histoire de l'Etat.

Le concours pour remplacer les premières statues de Sembigali Smagulov tant décriées n'aura duré qu'un mois (du 1^{er} décembre 2009 au 8 janvier 2010). Dix projets étaient en concurrence et Rinat Abenov l'emporta bien qu'étant le benjamin des candidats en lice (il n'avait que 25

⁴⁹ Dont on lira plus loin les propos.

⁵⁰ Propos tenus par Zhanbulatov Sagandyk, repris dans un article de Radio Liberty.

ans). Cette décision finale a même été qualifiée de « démocratique » par le président du jury, arguant que le vainqueur était un parfait inconnu mais qu'il avait surpassé les représentants de générations plus « installées ». « Nous sommes un Etat jeune, et tant que nous ne casserons pas les vieux stéréotypes du monumentalisme et tant que nous ne trouverons pas de nouvelles tendances esthétiques, nous ferons du réalisme socialiste. C'est pourquoi le jury a écarté quelques esquisses qui rappelaient le monument à Minine et Pozharskii de Moscou » a déclaré à la presse le designer en chef d'Astana, Zhanbulatov Sagandyk, vice président du jury. Selon l'annonce du concours, il fallait que « les auteurs donnent une image fidèle de la réalité ethnographique des khans kazakhs, avec les spécificités vestimentaires et l'équipement correspondant à leur époque ». Pour y veiller, sur les neuf membres du jury, seuls trois sont qualifiés d'« architectes-fonctionnaires », les autres étant plutôt sculpteurs, peintres, écrivains ou historiens, gage, d'après le designer en chef, d'un certain professionnalisme. En interrogeant les participants à la deuxième mouture du monument, certains éléments de contexte paraissent plus clairs.

« C'était à l'origine une commande de Mamin (l'ancien akim d'Astana) et du président, car ils voulaient donner une place aux deux fondateurs de l'Etat. Ils ont ainsi donné des millions de tengues à des Chinois. Elles étaient laissées à l'abandon, de mauvaise qualité, à tel point qu'on ne pouvait pas les installer, ne serait-ce que pour une dizaine d'année. Puis un journaliste s'est mis à critiquer le gaspillage d'argent public, se plaignant qu'il n'y avait pas eu de concours etc. C'est un fait qu'ils ressemblent aux soldats de terre cuite chinois, dans le mausolée de l'empereur Qin à Xian. Ismagulov et Aïagan de l'Institut d'Histoire de l'Etat ont insisté là-dessus⁵¹. Après que les medias se sont emparés de l'affaire, il y a eu une réunion avec Tasmagambetov (l'actuel akim) à l'akimat (la mairie). Ils ont organisé une conférence de presse pour les universitaires et la société civile. Les journalistes ont été très agressifs. Abzhanov est intervenu »⁵²

En approchant des personnalités compétentes sur le fond de l'affaire, en particulier s'agissant du rôle fondateur de ces deux meneurs d'hommes (les Khans sont des chefs de guerre), on comprend également que le choix des figures historiques ne tient pas de l'évidence et n'entre pas forcément en échos avec la mémoire qu'en ont les habitants, ne serait-ce que de la capitale. Mais la distance critique occasionnée par le haut degré d'expertise des universitaires n'éclipse pas une éventuelle adhésion au projet nationaliste. Sans être dupe de la part d'aléatoire, consubstantielle à ce processus, une de nos informatrices semble réellement satisfaite de ce genre de politique symbolique.

« En fait, on en sait très peu sur ces deux personnages, sauf à propos de leur rupture avec Abul Khaïr. Ce sont les mêmes sources. Mais je peux comprendre la réaction des gens. Monsieur Abzhanov, mon directeur de thèse d'Etat, a écrit une lettre aux autorités dans laquelle il revenait sur trois choses : la qualité du métal, la corruption et les faits historiques. Mais c'est bizarre, quand on y pense, qu'il y ait dans chaque ville aujourd'hui des *prospekt* (avenue) Ablai Khan, et pas au nom de Kirei et Zhanibek ou je ne sais pas moi, de Kasym Khan par exemple. Personnellement, j'étais contente qu'il

⁵¹ Voir par exemple cet article en russe

<http://www.newskaz.ru/society/20091117/361512.html>

⁵² Propos d'une femme archéologue, (13 juin 2011, Astana), quadragénaire, professeur à l'Université Eurasiatique Gumilev, interrogée en qualité de responsable des fouilles sur le lieu-dit Bozok proche de la capitale et d'auteur d'ouvrages sur la question ainsi que pour sa participation à la polémique sur les statues de Khans ; entretien effectué dans son bureau, en russe.

ait été construit, ce monument. On a simplement dû inventer leur figure car on n'a pas de description d'eux. On devrait organiser des fouilles pour retrouver leurs ossements, leur crâne et s'en inspirer. C'est ça l'invention, la mythologisation décrite par Erofeeva. Car même quand on a des documents attestés, on reprend le dessin le plus connu, le portrait. Kenessary était par exemple de faible constitution, mais on le représente toujours grand et fort »⁵³

Ce qui n'empêche en rien les adolescents, critiques et distants à l'égard de cette politique symbolique, de railler ce qui donna prise à la polémique.

« T'as vu, on dirait que sa braguette est fissurée – et vous savez qui c'est ? – non, mais c'est marrant de voir les défauts. En tout cas, leurs armes sont chouettes ! »⁵⁴

Une fois les esprits apaisés et les statues réellement confectionnées, on vit donc apparaître en ville la silhouette de deux personnages réputés historiques, ayant joué un rôle fondateur dans l'histoire de la nation. Et elles furent installées sur la place qui donne sur le Musée du Premier Président du Kazakhstan⁵⁵, comme pour souligner la continuité historique qui s'étire entre l'actuel chef de l'Etat et ces deux hommes du passé, tous présentés comme des fondateurs. Le président Nazarbaev le rappelle lors de la cérémonie d'inauguration :

« C'est précisément au XVe siècle que le nom même de notre peuple – les Kazakhs – s'est affirmé, qui soulignait son caractère enclin à la liberté. Nous apprécions les mérites des fondateurs de l'état (équivalent de *statehood*) kazakhe, Zhanibek et Kerei, contribuant ainsi à l'histoire de notre peuple. Aujourd'hui, en signe de notre reconnaissance et de remerciements profonds, nous inaugurons ce monument. Un lieu particulier et symbolique a été retenu pour cela. C'est ici qu'en décembre 1997, le cœur de la nouvelle capitale de la République du Kazakhstan indépendante s'est mis à battre » ; ajoutant que ces personnalités étaient appelées à « former dans l'esprit des citoyens, en particulier chez les jeunes, un sentiment patriotique et d'amour de la terre natale, et d'affermir notre mémoire historique »⁵⁶.

C'est ainsi que les deux chefs de tribus entraient au panthéon des fondateurs et des références historiques, dans lequel figurent en bonne place d'autres éminents guerriers (Kenessary, Bogen Baï ou les trois Biy), ayant déjà leur statues dans les rues d'Astana.

⁵³ Propos de Svetlana Kovalskaïa (18 juin 2011, Astana), quadragénaire, professeur d'histoire du Kazakhstan à l'Université Eurasiatique Gumilev, interrogée en qualité de native de la ville (alors Tselinograd) et pour son analyse des références historiques dans la toponymie et les ononymes ; entretien effectué dans une salle de classe, en russe.

⁵⁴ Observations de terrain, juillet 2010.

⁵⁵ Les locaux de l'actuel musée abritaient les pouvoirs municipaux et régionaux de l'époque soviétique, puis ont servi de résidence et de bureau au président, dans les premières années d'Astana capitale.

⁵⁶ Propos retranscrits dans un article publié sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.info-ts.es.kz/red/article.php?article=71895&print=Y> (dernière consultation le 20 juillet 2011).

Cet événement a par ailleurs suscité des réactions incrédules quelque peu sarcastiques, puisqu'en cherchant des publications relatant l'inauguration de ladite double statue, on trouve par exemple une page intitulée « Qu'est-ce donc que ces 'balyr' ? », sur un forum de questions-réponses : <http://www.info-ts.es.kz/red/article.php?article=71895&print=Y>

Cette même page contient une indication conclusive orientant vers une page d'histoire, hébergée sur un site tenu par les étudiants de l'Université Humanitaire Jurique du Kazakhstan. On peut y lire un devoir écrit flattant le rôle fondamental des Zhanibek et Kerei, s'étant battu pour l'indépendance d'un territoire à présent devenu celui de l'état du Kazakhstan. Cf. <http://mutantclan.narod.ru/jk.htm>

Mais revenons un instant à la composition « Kazak Eli », où les premières statues auraient dues êtres montées, car elle est comme le pendant de cet épisode.

« Je travaille en face et j'ai toujours aimé les spectacles ! J'ai donc observé ça avec curiosité. On fit venir plusieurs centaines de personnes un matin du mois de mars, mais la cérémonie tarda à commencer en raison de l'absence du président et des ministres compétents. Il faisait froid (environ -10°C). L'orchestre de 25 instruments traditionnels était là pour jouer mais personne n'entendait la musique. C'était pompeux et dérisoire à la fois. Les idées de Tasmagambetov sont toujours grandioses, comme ce fameux drapeau qui a remplacé le monument des répressions, le plus grand du monde dit-on... »⁵⁷

Il semblerait ainsi que le pendant du nouveau monument dont on vient de suivre la genèse n'a pas attiré la même attention en haut lieu, malgré le bas relief à l'effigie du président qu'il arbore. On peut ainsi en déduire que tous les gestes architecturaux, aussi grandiloquent soient-ils, ne sont pas traités de la même manière par les représentants du pouvoir. Mais alors, comment apparaissent-ils dans les espaces publics ? Pour quelle raison en vient-on à cultiver la personne du chef de l'Etat s'il n'en gratifie pas lui-même les instigateurs ? Des entretiens avec les acteurs les plus proches de la décision et les plus engagés dans ce processus nous apprennent que la politique symbolique s'inscrit dans une dynamique relationnelle entre gouvernant, prestataire de services et gouvernés, qui dépasse le projet nationaliste ou la légitimation du régime autoritaire, ces éléments ne sont que prétexte à stratégies individuelles dans la structure d'opportunité créée par ce régime.

L'entretien qui suit donne en effet un aperçu de la façon dont sont produits ces objets symboliques. Il a été réalisé, en périphérie de la ville, dans l'atelier et la fonderie puis le bureau d'un sculpteur qui exécute les commandes émanant de l'akimat ; celui-là même qui a été tellement critique à l'égard des premières statues. On pouvait y voir des ouvriers au travail, dans le bruit des chalumeaux, ponceuses et autres instruments, les moules jonchant le sol, aux côtés du four servant à couler le métal. C'est en quelque sorte une indication sur la fabrique – au sens propre comme au figuré – des éléments concrets formant cette grammaire de l'indépendance, composée des produits de la politique symbolique, désormais promue dans le pays comme à l'international, à grand renfort de canaux de diffusion audio-visuels et de festivités les mettant en scène⁵⁸.

« Comment ça se passe chez nous les commandes publiques et les relations avec les autorités ? Comme partout et toujours ! Les gouvernants ont toujours voulu construire des monuments, ça date des pharaons cette histoire. Et nous on leur répond, 'tout est possible', du moment que vous payez et que les contraintes techniques nous le permettent. Les hommes politiques sont comme des enfants et ils veulent qu'on incarne leur idéologie.

Même les bandits et les mafieux veulent des statues. Mais quand ils viennent et qu'ils me disent 'elle sert à quoi cette statue chez vous dans la cour. Je vous en débarrasse'. Je

⁵⁷ Propos de Saule Kairkenovna (10 juillet 2010, Astana), trentenaire, historienne de l'art et sociologue de la culture, docteur en philosophie, chef de service au département des religions du Ministère de l'Intérieur, interrogée pour sa participation à l'organisation du Congrès des religions du monde et sa pratique quotidienne de la Pyramide construite par Norman Foster, entretien conduit dans un salon de thé, en russe.

⁵⁸ Il suffit pour s'en convaincre de regarder les publicités vantant le Kazakhstan, ses attraits touristiques, le climat des affaires qui y règne et sa société pacifiée, diffusées sur la chaîne Euronews.

leur dis : ‘d'accord, c'est 1 million de tengue’ (environ 5000 €). Et là ils comprennent le prix de mon travail, notre savoir faire et la valeur du métal.

Notre projet, c'est de mettre en place des règles, des normes, pour qu'il y ait moins d'incertitude, de flottement, que les choses soient bien faites, comme dans les autres pays. Ca permettra de développer la culture, de donner de l'argent aux artistes et de mettre en valeur la création ici. Sinon, c'est la porte ouverte aux détournements de fonds. On connaît bien ça. De ce point de vue, Tasmagambetov a fait en sorte que les choses soient ordonnées. C'est un homme d'Etat. Avant lui, sous Mamin, la corruption était florissante. Maintenant, il sait qu'on peut fondre et couler le bronze ici, qu'on peut utiliser des matériaux de chez nous. C'est mieux comme ça.

On ne veut pas des médailles, moi je suis pour une protection de la culture nationale. Et pour ça, il faut soutenir les artistes. On va créer une école pour les enfants et les adultes. Afin qu'ils puissent apprendre les rudiments de la peinture, de la sculpture etc. Pour ne pas dépendre des autres pays où cette culture est très développée, comme en Chine.

Le classicisme, ça a du bon. Il n'y a pas meilleure école.

C'est nous qui avons exécuté la deuxième version de Zhanybek et Kiriei, dans cet atelier, à partir du projet de ce jeune homme. L'ancienne version était de basse qualité car les Chinois peuvent faire des choses à très bas coût, ce qui est dans l'intérêt des commanditaires, puisqu'ils réduisent les coûts mais gardent l'argent du budget qui reste pour eux. Du coup, il n'avait pas de carcasse à l'intérieur, les soudures étaient mauvaises, les statues étaient trop légères et se faisaient balloter par le vent. Tasmagambetov a réuni une commission pour essayer de mieux refléter la réalité historique. J'ai un ami historien à Saint Petersburg, très connaisseur des guerriers d'autrefois, qui a donné des conseils sur les vêtements, les armures etc. Mais bien sûr, on a dû inventer un peu la forme des visages. Les autres ressemblaient trop à des Chinois ?! Mais moi aussi j'ai une tête de Chinois. Ca ne veut rien dire cette histoire. On a fait un peu comme on voulait.

Ensuite, ils ont décidé de ne pas les installer de chaque côté de Kazakh Eli car ils sont les fondateurs de l'Etat. Mais en fait, ça ne veut rien dire non plus. On sait bien qu'à l'époque il n'y avait pas de frontières, pas d'accord diplomatiques ni de relations internationales comme aujourd'hui. En fait, Le Kazakhstan n'a que 20 ans d'âge, tout comme la nation. Voilà tout. Mais le président est comme un khan. Un despote oriental, mais au sens positif. Donc on a mis les statues devant son musée. C'est pas la démocratie à l'occidentale ici. Avant, il faudrait mettre des règles. Et puis les Kazakhs ont besoin d'un chef. C'est dans le sang ça, le respect des aînés etc. Mais ça se perd maintenant chez les jeunes. Il faut plus d'histoire et de culture.

Le monumentalisme, c'est mon métier. On est le dernier maillon de la chaîne. Les autres décident, ils se battent entre eux pour prouver quelque chose au président, et nous on exécute. S'il y a de l'insatisfaction, c'est nous qui trinquons bien sûr. Mais on peut aussi influencer un peu le sens ou la forme des réalisations. Comme pour le bas relief de Kazakh Eli. Si on avait fait une statue sans personnages représentant le peuple, Nazarbaev auraient paru lointain, détaché de la population. C'est ça les symboles impérialistes de l'Etat »⁵⁹

Que nous suggère au final cet épisode ? Tout d'abord il témoigne du processus qui confère une existence matérielle à des projets aux accents nationalitaires ; on voit en effet intervenir

⁵⁹ Propos de Murat Mansurov, (22 juin 2011, Astana), quadragénaire, sculpteur, interrogé en qualité de prestataire pour la municipalité d'Astana dans l'édification de monuments ainsi qu'en qualité de chef d'une entreprise de fonderie ; entretien effectué dans son atelier, dans son bureau puis dans sa galerie d'art ; en russe.

plusieurs acteurs, impliqués à des degrés divers dans le processus, même si l'enquête de terrain ne nous a fourni que des indications sur la critique de la première version et le travail sur la seconde, donc rien d'éclairant sur la commande initiale dont l'équipe de Mamin, le prédécesseur à la tête de l'akimat, est tenue pour responsable. Deuxièmement, on comprend qu'une conjonction de facteurs peut amener à une remise en question des décisions des pouvoirs publics, incarnant ici l'Etat puisque le système est centralisé⁶⁰, via l'agrégation d'intérêts convergents tous vers la nécessité de proposer autre chose, de mieux faire, et donc de critiquer ceux qui ont pêché par incompetence ou malhonnêteté. Le soutien populaire compte dans une certaine mesure, l'avis expert des scientifiques et universitaires, réputés seuls connaisseurs, vient légitimer la décision, qui apparaît collégiale et presque multiniveaux, ouvrant la voie à un questionnement sur les pratiques quotidiennes liées à ce type de configuration politique. Cette affaire laisse en outre des traces dans le paysage urbain et n'est pas sans lien avec la formation du réservoir symbolique nécessaire à tout projet nationalitaire. Dans le cas présent, il s'agit de personnages qui n'avaient pas jusqu'alors une place importante dans le dispositif mis en place depuis l'indépendance. Etant donné la rotation des cadres instituée par le président depuis une quinzaine d'années⁶¹, ajoutée aux hésitations contradictoires dont fait preuve ce projet nationaliste, on est en droit d'avancer que ce réservoir se constitue au fil des ans, de façon chaotique et que sa logique n'est pas clairement définie au départ. Ce qui n'exclut pas d'en étudier le contenu et d'en décrire le processus de formation. Ce dernier démontre que chaque partie prenante cherche à influencer sur le cours des choses et à en retirer un certain bénéfice, une sorte de capital de confiance ou de compétence qui se révèle dans la présentation de soi. Sans doute pour voir ses propres qualités reconnues et sollicitées à nouveau lors d'un projet suivant, surtout lorsque des budgets conséquents y sont alloués.

On y voit également la façon par laquelle ces objets matériels à valeur territoriale font le jeu d'une économie des faveurs entre les différents acteurs du pouvoir politique : les uns veulent se faire remarquer, les autres veulent en tirer bénéfice vis-à-vis du niveau supérieur de la hiérarchie, si l'on adopte une vision pyramidale. Plus on fera de cadeaux au président, qui lui plairont, plus on accumule du capital qui pourra être retiré le moment venu. C'est ce que suggère notre conversation avec le designer en chef de la ville, qui nous proposa, après une quinzaine de minutes d'entretien, de préparer un livre sur la communauté d'héritage historique entre la France et le Kazakhstan :

« Les Huns ont envahi l'Europe et donc votre pays, en partant d'ici. Ce sont nos ancêtres mais aussi les vôtres. Il n'y a qu'à voir cet oppidum, en Catalogne. Vous verrez, ce genre de livre plaît beaucoup au président. »

Afin de montrer l'intérêt de son activité au président, on peut donc utiliser le savoir-faire supposé ou l'accès aux sources⁶² d'un interlocuteur, alimentant une sorte d'opportunisme qui s'inscrit dans une jeu de relations politiques particulières.

⁶⁰ C'est en effet le président qui nomme les gouverneurs de région et l'akim de la ville d'Astana, qui a presque un statut de vice-ministre, étant donné les marges de manoeuvre budgétaires qui lui sont offertes et sa proximité avec le président Nazarbaïev.

⁶¹ Les hommes politiques de premier plan forment un groupe d'une trentaine de personnes, alternant entre des fonctions ministérielles, régionales, diplomatiques et de direction à la tête des entreprises tenues par l'Etat.

⁶² Le doctorant étranger étant perçu, lorsqu'il n'est pas accusé d'espionnage, comme quelqu'un qui vit de sa plume et dont la profession consiste à publier des livres.

Conclusion

On est ainsi tenté de conclure en insistant sur trois points. Tout d'abord, en choisissant d'étudier une politique symbolique impliquant la variation du paysage urbain d'Astana, en retraçant la genèse des objets qui le modèlent, on découvre la mécanique du pouvoir au concret. Par la suite, cette mise au jour révèle une situation complexe qui contraste avec la vision unilatérale et monolithique – sorte d'idée reçue ou de prénotion que l'on peut avoir lorsque l'on aborde, en doctorant, un contexte réputé autoritaire – où tout viendrait d'en haut, et de façon uniforme, compte tenu de la personnalisation du pouvoir à l'œuvre. Tout autoritaire qu'il est, le régime nazarbaïvien donne lieu à des structures d'opportunité qui laissent une certaine marge de manœuvre à des acteurs, qui vont s'évertuer à l'exploiter pour asseoir leur position de gouvernant, vis-à-vis de leurs administrés comme de leurs dirigeants. Cela ne fonctionne assurément pas à chaque fois, mais il y a peut-être là un mécanisme d'économie de faveurs, au cœur du système kazakhstanais. Dans le cadre ainsi décrit, la politique nationaliste devient une ressource au service d'un certain opportunisme individuel. Sollicitée par les pouvoirs publics exprimant une demande, elle ne répond pas à une logique rigoureusement établie ni respectée, d'autant que les acteurs qui en sont responsables se succèdent et n'occupent pas toujours des positions d'influence suffisante pour imposer leurs conceptions. Cependant, ce processus chaotique crée des objets matériels parfois durables qui peuplent les espaces publiques et viennent alimenter un réservoir dans lequel on puise des références le moment venu. Certains des éléments de ce réservoir se maintiennent et ont leur vie propre, d'autres sont marginalisés, en fonction de dynamiques sociologiques. Les représentations sociales se forment ainsi sur un socle instable, qui pourtant les structure. C'est ce que suggère la genèse d'une politique symbolique, parmi tant d'autres, dans la capitale du Kazakhstan.